

parler de ce bombardement, or il siégeait autour de la table pour discuter de la capitulation dans les six heures après avoir appris que les Soviétiques avaient déclaré la guerre³⁹. Si on s'appuie sur les dires et les actions des responsables, il apparaît clairement que cette déclaration de guerre a déclenché une crise, contrairement au bombardement d'Hiroshima.

Importance stratégique

Si les Japonais ne s'inquiétaient pas du bombardement des villes en général, ni de celui, atomique, d'Hiroshima en particulier, de quoi s'inquiétaient-ils ? La réponse est simple : de l'Union soviétique. À l'été 1945, tous les regards du Japon étaient tournés vers Moscou.

Les Japonais se trouvaient en situation relativement difficile d'un point de vue stratégique. Ils approchaient de la fin d'une guerre qu'ils étaient en train de perdre. Les conditions continuaient de se détériorer. L'armée, toutefois, était encore forte et bien approvisionnée. Près de 4 millions d'hommes étaient sous les drapeaux, dont 1,2 million gardaient les îles japonaises.

Même les dirigeants de la ligne la plus dure au sein du gouvernement savaient que la guerre ne pouvait continuer. La question était comment y mettre fin dans les meilleurs termes possibles. Les Alliés (les États-Unis, la Grande-Bretagne et les autres – rappelons-nous qu'à cette époque, l'Union soviétique était encore neutre) exigeaient une capitulation inconditionnelle. Les dirigeants japonais espéraient trouver une issue qui leur évite les procès pour crimes de guerre ; ils voulaient également préserver leur forme de gouvernement et garder certains des territoires qu'ils avaient conquis : la Corée, le Vietnam, la Birmanie, certaines parties de la Malaisie et de l'Indonésie, une grande partie de la Chine orientale et de nombreuses îles du Pacifique.

Ils disposaient de plans pour obtenir les meilleures conditions de reddition ; en d'autres termes, ils avaient deux options stratégiques. La première était diplomatique. Le Japon avait signé avec les Soviétiques en avril 1941, un pacte de neutralité de cinq ans qui viendrait à échéance en 1946. Un groupe principalement composé de dirigeants civils et emmené par le ministre des Affaires étrangères espérait que Staline pourrait se laisser convaincre de négocier un accord entre les États-Unis et ses alliés d'une part et le Japon de l'autre. Bien que ce plan ait été risqué, il reflétait

une solide vision stratégique. Après tout, il serait dans l'intérêt de l'Union soviétique de s'assurer que les termes de l'accord ne soient pas trop favorables aux États-Unis ; tout renforcement de l'influence et du pouvoir américains signifierait une diminution de ceux de la Russie. Le second plan était militaire et la plupart de ses partisans, dirigés par le ministre de l'Armée Anami Korechika, étaient des militaires. Ils escomptaient pouvoir utiliser les troupes terrestres de l'armée impériale pour infliger de grandes pertes aux forces américaines lorsque celles-ci procéderaient à l'invasion. S'ils réussissaient, pensaient-ils, ils pourraient être en mesure d'amener les États-Unis à offrir de meilleures conditions. Cette stratégie aussi était risquée. Les États-Unis semblaient profondément déterminés à obtenir la reddition inconditionnelle. Toutefois, comme il régnait parmi les cercles militaires américains la crainte de subir des pertes extrêmement élevées en cas d'invasion, la stratégie du commandement japonais n'était pas complètement dénuée de sens⁴⁰. L'une des manières pour déterminer si la cause de la capitulation japonaise, est le bombardement d'Hiroshima ou l'invasion et la déclaration de guerre de l'Union soviétique, est de comparer les façons dont ces deux événements ont pesé sur la situation stratégique. Après le bombardement d'Hiroshima, les deux options demeuraient ouvertes. Il aurait encore été possible de demander à Staline de négocier (et les notes du journal de Takagi de ce 8 août indiquent qu'au moins certains des dirigeants japonais envisageaient encore d'impliquer Staline). Il était encore possible de combattre l'ennemi pour une dernière bataille décisive et de lui infliger de lourdes pertes.

La destruction d'Hiroshima n'avait eu pour autre conséquence que d'affaiblir la détermination des troupes postées sur les plages des îles japonaises. Elles bénéficiaient à présent du soutien d'une ville de moins, mais étaient toujours retranchées, disposaient toujours de munitions et leur force militaire n'avait pas diminué de manière significative. Le bombardement d'Hiroshima n'excluait donc aucune des options stratégiques du Japon.

La déclaration de guerre soviétique et l'invasion de la Mandchourie et de l'île de Sakhaline changeait radicalement la donne. Désormais, Staline ne pouvait plus agir en qualité de médiateur, il était à présent un belligérant. Dès lors, l'option diplomatique était éliminée. L'effet produit sur la situation militaire était tout aussi spectaculaire. La plupart des meilleures

troupes nippones avaient été déplacées vers le sud des îles domestiques. L'armée japonaise avait correctement deviné que la première cible probable d'une invasion américaine serait l'île la plus au sud, celle de Kyushu, et ils y avaient par conséquent déplacé leurs forces. L'armée – autrefois fière – de Kwangtung en Mandchourie n'était plus que l'ombre d'elle-même car ses meilleures unités en avaient été détachées pour défendre le territoire même du Japon.

En envahissant la Mandchourie, les Russes ont considérablement affaibli ce qui était autrefois une armée d'élite et bon nombre de ses unités n'ont été arrêtées que lorsqu'elles ont été à court d'essence. La Seizième Armée soviétique – forte de cent mille hommes – a envahi la moitié sud de l'île de Sakhaline. Ses ordres étaient d'en balayer la résistance japonaise et ensuite – en dix à quinze jours – d'être prêts à envahir Hokkaido. La Cinquième Armée régionale, qui était en sous-effectifs avec deux divisions et deux brigades, se trouvait sur des positions fortifiées dans la partie *orientale* de l'île. Or, le plan d'attaque soviétique demandait une invasion d'Hokkaido par *l'ouest*.

Nul besoin d'être un génie militaire pour constater que s'il eût été possible de livrer une bataille décisive contre une grande puissance arrivant d'un côté, il était impossible de repousser deux grandes puissances attaquant de deux directions opposées. L'invasion soviétique excluait la stratégie militaire de la bataille décisive. Tout comme elle excluait la stratégie diplomatique. D'un seul coup, toutes les options du Japon s'évanouissaient. L'entrée en guerre de l'Union soviétique a donc été déterminante sur le plan stratégique (elle privait le Japon de ces deux options), ce qui n'était pas le cas du bombardement d'Hiroshima (qui n'en empêchait aucune).

La déclaration de guerre des Soviétiques a également modifié le calcul des Japonais quant à la marge de temps qu'il leur restait. Le renseignement militaire japonais avait prédit que les forces américaines pourraient ne lancer leur invasion avant des mois. En revanche, il ne faudrait aux forces soviétiques que dix jours pour entrer au Japon proprement dit. La question du temps, pour la décision japonaise de mettre fin à la guerre devenait extrêmement sensible. Du point de vue japonais, l'intervention soviétique était déterminante.

Lors d'une réunion du Conseil suprême en juin 1945, les dirigeants japonais avaient déjà tiré cette conclusion en déclarant que l'entrée en guerre des Soviétiques « déterminerait le sort de l'Empire ». À cette même réunion, le chef d'état-major Kawabe déclara que « *le maintien absolu de la paix dans nos relations avec l'Union soviétique est impératif pour la poursuite de la guerre* »⁴¹.

Les dirigeants japonais ont toujours affiché un manque d'intérêt pour les bombardements qui dévastaient leurs villes. Et si cela peut sembler avoir été une erreur lorsque les bombardements ont commencé en mars 1945, à l'époque de celui d'Hiroshima, ils avaient certainement raison de considérer la protection de leurs villes comme désormais inutile : à quoi sert de fermer la porte d'une grange dont le cheval s'est échappé depuis longtemps ? Lorsque, dans un discours célèbre, le président Truman promit d'offrir aux villes japonaises une « pluie de destruction », peu d'Américains avaient conscience du fait qu'il ne restait pas grand-chose à détruire dans l'archipel. Au 7 août, seules dix villes de plus de cent mille habitants n'avaient pas encore été bombardées⁴². Nagasaki a été bombardée le 9 août, il en restait donc neuf. Trois d'entre elles se trouvaient sur l'île d'Hokkaido, située à l'extrême nord et par conséquent hors de portée des attaques menées depuis l'île de Tinian, base des avions américains⁴³.

Quant à Kyoto, l'ancienne capitale du Japon, elle avait été éliminée de la liste des cibles par le secrétaire de la guerre Henry Stimson en raison de son importance religieuse et symbolique. Ainsi, si la menace de Truman semblait redoutable, il ne restait, après le bombardement de Nagasaki, que cinq grandes villes susceptibles de subir un bombardement atomique. Certes, il eût été possible de re-bombarder des villes qui avaient déjà été attaquées avec des bombes conventionnelles. Mais ces villes étaient en moyenne déjà détruites à 50 %. Ou les États-Unis auraient pu procéder au bombardement atomique de plus petites villes. La campagne des forces aériennes de l'armée américaine avait toutefois été si âprement minutieuse, que seules six villes de moindre ampleur (comptant 30 à 100 000 habitants) n'avaient pas encore été bombardées. Et trois d'entre elles étaient hors de portée⁴⁴. Comme le Japon avait déjà subi d'importants dégâts dus au bombardement de soixante-huit villes et semblé, pour la plupart, ne pas s'en soucier, il n'est peut-être pas étonnant que ses dirigeants n'aient pas été

impressionnés par la menace d'autres bombardements. Stratégiquement parlant, cette menace n'était pas dissuasive.

Les partisans des armes nucléaires qui prétendent que le Japon a été contraint à la reddition par le bombardement d'Hiroshima doivent répondre à une question épineuse : pourquoi les dirigeants japonais auraient-ils été motivés à réagir à un événement qui *n'était pas* décisif au plan stratégique ? Et si, pour reprendre l'argument des partisans de la thèse d'Hiroshima comme cause de la reddition, les dirigeants japonais avaient ignoré l'entrée en guerre des Soviétiques – un événement qui *était* stratégiquement décisif – qu'avaient-ils donc en tête ?

Pour que l'interprétation classique d'Hiroshima soit juste, elle implique de croire que les dirigeants japonais ne connaissaient pas leur sujet. Leur tâche était de comprendre ce qui était important pour le Japon et de fonder leurs décisions sur les facteurs stratégiques susceptibles d'affecter l'issue de la guerre ainsi que la santé et la sécurité du Japon à long terme. Il ne leur appartenait pas d'être émotionnellement consternés par des actes horribles ni d'être déstabilisés par des sentiments de pitié pour les civils ou tout autre type de sentiments ; leur devoir était de peser les facteurs stratégiques inhérents à la situation de leur pays et de réagir en conséquence⁴⁵. Hiroshima n'a pas été déterminante. Par contre, la déclaration de guerre des Soviétiques l'a été. Comment les dirigeants japonais auraient-ils pu prendre au sérieux la première et ignorer la seconde ?

Une histoire bien commode sur le plan émotionnel

Si les idées perdurent parce qu'elles sont vraies, elles peuvent aussi hélas subsister parce qu'elles procurent une certaine satisfaction émotionnelle : elles répondent à d'importants besoins psychiques. En dépit de l'existence de ces quatre objections puissantes, l'interprétation traditionnelle conserve une forte emprise sur la pensée dominante, en particulier aux États-Unis. Il existe une réelle résistance à la volonté de regarder les faits. Mais cela n'a peut-être rien d'étonnant. Il vaut la peine de garder à l'esprit combien l'explication traditionnelle d'Hiroshima est commode sur le plan émotionnel – tant pour le Japon que pour les États-Unis.

À la fin de la guerre, par exemple, cette interprétation a aidé les dirigeants japonais à atteindre une série d'importants objectifs politiques, aux

plans domestique et international. Mettez-vous à la place de l'Empereur. Vous venez d'infliger à votre pays une guerre désastreuse. L'économie est en ruine. Quatre-vingt pour cent de vos villes ont été bombardées et réduites en cendres. L'armée a subi défaite sur défaite. La marine a été décimée et est confinée au port. La famine menace. La guerre, en bref, a été une catastrophe et, pire encore, vous avez caché à votre peuple à quel point la situation était mauvaise. La population sera choquée d'apprendre la capitulation. Allez-vous admettre avoir totalement échoué ? Faire une déclaration dans laquelle vous avouez avoir mal évalué la situation, commis des erreurs répétées causant d'énormes dommages à la nation ? Ou incriminez-vous plutôt une étonnante percée scientifique que nul n'aurait pu prédire ? Attribuer la défaite à la bombe atomique balayait d'un seul coup toutes les erreurs stratégiques. La Bombe était l'explication parfaite de la défaite. Nul besoin de trouver des coupables, ni de mener l'enquête. Les dirigeants japonais pouvaient clamer avoir fait pour le mieux⁴⁶. Ainsi, d'une manière très générale, la Bombe a servi à éviter le blâme aux dirigeants japonais.

Attribuer la défaite du Japon à la Bombe a toutefois servi trois autres objectifs politiques particuliers. Premièrement, préserver la légitimité de l'Empereur. Si la guerre n'était pas perdue à cause des erreurs, mais à cause de l'arme miracle inattendue de l'ennemi, alors l'institution impériale pouvait continuer à bénéficier du soutien de la population.

Deuxièmement, susciter la sympathie internationale. Le Japon a mené la guerre de manière agressive et particulièrement brutale envers les peuples conquis. Leur comportement risquait d'être condamné par les autres nations. En redorant son blason en tant que nation victime – injustement bombardée avec un instrument de guerre cruel et horrible – le Japon parviendrait à faire oublier certains actes moralement répugnants commis par son armée. Attirer l'attention sur les bombardements atomiques revenait à tirer un portrait plus sympathique du Japon et à détourner les demandes de sévères condamnations. Enfin, dire que la Bombe avait gagné la guerre flatterait les vainqueurs américains.

L'occupation américaine du Japon n'a pas pris fin officiellement avant 1952, et durant cette période, les États-Unis avaient le pouvoir de modifier ou recréer la société japonaise comme bon leur semblait. Dans les premiers

jours de l'occupation, de nombreux représentants japonais craignaient que les Américains aient l'intention de supprimer l'institution impériale. Par ailleurs, ils nourrissaient une autre crainte. Bon nombre des plus hauts dignitaires savaient qu'ils risquaient d'être jugés pour crimes de guerre (ceux à charge des dirigeants allemands étaient déjà en cours lorsque le Japon s'est rendu).

L'historien japonais Asada Sadao a déclaré que lors de nombreuses interviews d'après-guerre, « *les représentants japonais... étaient visiblement soucieux de plaire à leurs interrogateurs américains* »⁴⁷. Si les Américains voulaient croire que la Bombe avait gagné la guerre, pourquoi ne pas les laisser faire ?

Ainsi, le fait d'attribuer la fin de la guerre à la bombe atomique a servi les intérêts non seulement du Japon à de multiples égards, mais aussi ceux des États-Unis. Si la Bombe avait gagné la guerre, la perception du pouvoir militaire américain s'en trouverait renforcée ; leur influence diplomatique en Asie et dans le monde entier augmenterait et la sécurité américaine serait renforcée. Les deux milliards de dollars dépensés pour la Bombe n'auraient pas été gaspillés. Mais, si c'est l'entrée en guerre de l'Union soviétique qui est la cause de la capitulation du Japon, celle-ci pouvait alors se vanter d'avoir accompli en quatre jours ce que les États-Unis n'ont pas pu faire en quatre ans. Du coup, la perception de la puissance militaire et de l'influence diplomatique de l'Union soviétique serait renforcée. On comprend aisément à quel point attribuer la victoire américaine à la Bombe puisse flatter la fierté américaine et servir les intérêts des États-Unis. Nier l'influence de l'Union soviétique sur la décision nipponne de capituler serait bientôt une question de patriotisme pour les Américains : une fois la Guerre froide engagée, affirmer que l'entrée en guerre des Soviétiques avait été un facteur déterminant reviendrait à soutenir l'ennemi. Il n'est donc pas surprenant que peu de personnes aux États-Unis aient fait cette suggestion dans les années 1950 et 1960⁴⁸.

L'une des raisons pour lesquelles il est si difficile d'envisager avec clarté la capitulation du Japon est que les enjeux sont importants pour tous les acteurs de la guerre. Les besoins émotionnels sont remis en question ; des considérations de fierté nationale entrent en jeu. Les mythes nous bercent d'une douce et chaude lumière qui souligne nos meilleurs traits tout en

cachant nos faiblesses. Les mythes nous arrangent bien. Les faits projettent une lumière crue et désintéressée. Mais lorsqu'il s'agit d'une préoccupation aussi dangereuse qu'une guerre nucléaire, il serait idiot d'opter pour une fiction plaisante, plutôt que pour une réalité sans fard.

L'alibi

Devons-nous dès lors croire que l'Empereur et tous les hauts dignitaires de son gouvernement mentaient? Qu'il y a eu une grande conspiration pour induire le monde en erreur sur les raisons de la capitulation japonaise?

En règle générale, la difficulté majeure des grandes conspirations est de faire porter le message par tous. Comme l'a dit Benjamin Franklin, « *trois personnes peuvent tenir un secret si deux d'entre elles sont mortes* ». Mais dans ce cas, la nature hautement conformiste de la société japonaise et la forte motivation de préserver la légitimité du régime Meiji peuvent avoir compensé dans une certaine mesure la difficulté de maintenir l'unité. Le désir des Américains de croire que « notre Bombe l'a emporté » peut également avoir perpétué le récit.

Sur les vingt dernières années, de plus en plus de questions sur la fiabilité des récits d'après-guerre ont été soulevées. L'historien japonais Sumio Hatano raconte ainsi que peu de déclarations, de mémoires et de biographies émanant des hauts dirigeants « contiennent des récits fiables ». Herbert Bix, auteur d'une biographie de l'Empereur couronnée du prix Pulitzer, explique que les comptes rendus d'après-guerre ont été considérablement modifiés afin de protéger l'Empereur et occulter sa participation aux décisions prises pendant la guerre⁴⁹. L'historien Richard Frank confirme ces propos, semant le doute sur certaines parties des dires de Kido Koichi⁵⁰.

De plus, un examen minutieux des archives confirme cette suspicion. Yonai, le ministre de la Marine, était un fervent partisan de la reddition immédiate et l'un des rares militaires à s'inquiéter de voir le mécontentement civil tourner à la révolte ouverte. Voici un entretien qu'il a eu avec son subordonné l'amiral Takagi, le 12 août 1945, après que l'offre de capitulation avait été formulée, mais pas encore acceptée.

Le terme est peut-être inapproprié, mais les bombes atomiques et l'entrée en guerre des Soviétiques, sont en quelque sorte des cadeaux des dieux

[tenyu signifie également « des bénédictions envoyées par le ciel »]. Grâce à eux, nous ne devons pas avouer que nous mettons fin à la guerre à cause de la situation catastrophique que connaît le pays. La raison pour laquelle j'ai longtemps prôné le contrôle de la crise du pays n'est ni la crainte d'une attaque de l'ennemi, ni l'existence des bombes atomiques ni l'entrée en guerre des Soviétiques. La raison principale était mon inquiétude au sujet de la situation intérieure. Ainsi, il est plutôt heureux que nous puissions à présent contrôler les choses sans avoir à les révéler⁵¹.

Ce qui est frappant, ici, c'est que Yonai part du principe que les dirigeants japonais cacheraient les véritables raisons de leur reddition. Son soulagement est palpable : la possibilité d'expliquer la défaite sans devoir révéler la véritable raison est « un cadeau du ciel ». Même si l'analyse faite par Yonai est une opinion minoritaire, son attitude représente un avertissement : que nous ne devons pas prendre les raisons invoquées par le Japon pour argent comptant.

La déclaration de Yonai est une preuve indirecte. Celle de Kido Koichi est bien plus directe. Kido était le Gardien du sceau privé et l'un des plus proches conseillers de l'empereur. Il a déclaré après la guerre que la Bombe avait influencé la décision de l'armée d'accepter la capitulation, non pas en raison de son importance stratégique mais plutôt en raison du rôle émotionnel qu'elle jouerait. « *Si les chefs militaires pouvaient se convaincre eux-mêmes d'avoir été vaincus par le pouvoir de la science et non par manque de pouvoir spirituel ou en raison d'erreurs stratégiques, ils pouvaient dans une certaine mesure sauver la face.* »⁵²

Le Secrétaire de cabinet Sakomizu Hisatsune – qui figurait, selon l'historien Herbert Bix, parmi les principaux jeunes cadres ayant œuvré dans les coulisses de la capitulation – explique aux Américains qui l'interrogent après la guerre :

La chance est arrivée pour mettre fin à la guerre. Il n'était pas nécessaire d'incriminer les militaires, ni les industriels, ni personne d'autre – juste la bombe atomique. L'excuse était parfaite; quelqu'un a dit que la bombe atomique était le Kamikaze [le vent divin qui a miraculeusement détruit la flotte d'invasisseurs mongols en 1281] venu sauver le Japon⁵³.

Dans une publication ultérieure intitulée *La vérité sur la capitulation*, il a été plus explicite encore.

La bombe atomique était une opportunité unique, un cadeau du ciel qui permettait au Japon de mettre fin à la guerre, et à certains d'affirmer que les forces armées japonaises n'avaient pas été défaites. C'est au niveau de la science que le Japon a perdu, et l'armée ne se couvrirait donc pas de honte en capitulant... La responsabilité de la défaite serait attribuée à la seule bombe atomique, pas à l'armée. C'était un prétexte intelligent⁵⁴.

Il est ahurissant d'entendre l'un des principaux acteurs décrire le bombardement atomique non pas comme l'événement ayant forcé la capitulation, mais comme un incident utilisé intelligemment pour sauver la face de l'armée⁵⁵. Comment peut-on sérieusement désigner la Bombe comme l'élément ayant forcé la capitulation, alors que de l'aveu même de plusieurs acteurs de premier plan, l'histoire de la Bombe n'était rien de plus qu'un alibi pour gagner la sympathie de la population et atténuer la honte de l'armée ?

Conclusion

Il est troublant de constater, au vu des questions soulevées ci-dessus, que les faits liés à Hiroshima à Nagasaki, sont au cœur de la croyance des citoyens. Cet événement est le fondement du plaidoyer pour les partisans de ces armes. Pour justifier leur statut unique, il est ainsi essentiel d'affirmer que ces armes échappent aux règles normales. Les menaces nucléaires sont également d'une importance majeure : la promesse d'«une pluie de destruction» au Japon proférée par Truman fut ainsi la première menace nucléaire explicite. Elle est au cœur de l'«aura» qui couronne l'énorme pouvoir qui entoure ces armes et les rend si puissantes dans les relations internationales.

Mais que devons-nous faire de toutes ces conclusions si l'interprétation classique d'Hiroshima est teintée de doute ? Hiroshima est le centre, le point de départ dont découlent toutes les autres revendications et affirmations. Or cette histoire classique ne semble pas correspondre aux faits. Que devons-nous penser des armes nucléaires s'il s'avère que ce premier, cet énorme accomplissement – le miracle de la capitulation soudaine du Japon – n'est rien d'autre qu'un mythe ?